

## « La commedia dell'arte jouée par le Théâtre Pepperoni » / « Si les ils avaient des elles... » / « Hé qu'mon chum est platte »

Diane Cotnoir

Numéro 12, été 1979

Pour les années 80

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29111ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

### ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Cotnoir, D. (1979). Compte rendu de [« La commedia dell'arte jouée par le Théâtre Pepperoni » / « Si les ils avaient des elles... » / « Hé qu'mon chum est platte »]. *Jeu*, (12), 108–112.

## «la commedia dell'arte jouée par le théâtre pepperoni»

Spectacle d'improvisation à partir de canevas traditionnels. «Les Fiançailles d'Isabelle», «la Curieuse Maladie de Pantalon» et «le Combat du Capitain». Avec Markita Boies, Normand Brathwaite, Claude Jutras, Marcel Leboeuf et Hélène Mercier. Au Centre d'essai Le Conventum, à Montréal, du 21 décembre 1978 au 7 janvier 1979.

Nous avons rarement l'occasion d'assister à des spectacles de commedia dell'arte. Même lorsque l'occasion nous en est donnée, nous quittons la salle plus souvent déçus que satisfaits. Nous avons tous une petite idée de ce que devrait être la commedia dell'arte; aussi, les représentations d'aujourd'hui répondent-elles difficilement à nos attentes.

Nous avons pu, cependant, en savourer un morceau de choix, la saison dernière, au Centre d'essai Le Conventum, avec le Théâtre Pepperoni. L'espoir du spectateur ne risquait pas cette fois d'être trompé par cette jeune troupe, fraîchement sortie de l'Option-théâtre de Lionel-Groulx. Il n'y a pas, à proprement parler, de décor. Les comédiens improvisent sur le bon vieux tréteau noir. Pour tout accessoire de jeu, un gourdin. Les costumes sont d'époque, légers et colorés, ne gênant en rien les mouvements; au besoin, les jupes sont relevées et nouées à la ceinture.

Au début, les comédiens dorment, chacun dans son coin. Ils se réveillent les uns après les autres, grimaçant et geignant. Ils font leur toilette dans le même baquet d'eau, se lavent des parties plus ou moins intimes et d'une manière plus ou moins hygiénique: le cul, les pieds, les aisselles, le visage et la bouche... alouette! aaaah! Agréable dépaysement, les premières répliques sont



La Commedia dell'arte par le Théâtre Pepperoni.

en italien: le temps de quelques culbutes, le rythme a déjà progressé, la troupe Pepperoni se prépare à improviser (en français) sur trois canevas de la commedia dell'arte, avec des personnages aussi célèbres que Colombine, Isabella, Pantalon, Arlequin...

Les comédiens recréent le genre avec beaucoup de justesse. Les moyens utilisés sont sobres mais pertinents. La fantaisie du spectacle s'appuie entièrement sur le jeu des comédiens. Ils sont à l'aise dans leurs déguisements, habiles dans les pirouettes et les combats au gourdin. Les mouvements, déplacements, entrées et sorties sont bien synchronisés. Le rythme des dialogues est rapide, le style verbeux, la parole à la fois subtile et grossière. Les jeux de mots et de mains sont nombreux. Les mimiques des comédiens établissent une complicité avec le public.

Nous ne pouvons être distraits de ce qui se déroule sur scène tellement le rythme du spectacle est essouffant. La performance donnée par les comédiens fait plaisir à voir. Elle est saine parce qu'elle a d'abord la spontanéité de la commedia dell'arte. Nous n'avons pas affaire à une représentation maniérée à l'excès ou figée par le respect de la soi-disant tradition théâtrale.

Le spectacle n'a nulle autre prétention que d'être un exercice public et nous devons admettre qu'il est excellent. Il serait souhaitable de voir le Théâtre Pepperoni reprendre ce spectacle, mais, cette fois-ci, pourquoi pas sur la place publique?

**diane cotnoir**

## «si les ils avaient des elles...»

Création collective du Théâtre de Carton. Avec Marie-Johanne Adam, Diane Chevalier, Robert Dorris, Marc Gendron, Jacinthe Potvin et Yves Séguin. Décor et costumes de Claudette Castilloux. Éclairages: Pierre Labonté. Musique par la troupe. Régie: Diane Dubeau. Présentée au Théâtre d'Aujourd'hui, du 11 janvier au 18 février 1979. En tournée ensuite, un peu partout au Québec.

Clins d'oeil complices au public: les acteurs du Théâtre de Carton, dès leur arrivée dans la salle, prennent soin de nous avertir qu'ils vont jouer. Jouer à quoi? «Au papa et à la maman»..., puisqu'ils vont nous entretenir sur «le grand malentendu de la petite différence.» Les clichés sur les relations entre hommes et femmes sont une porte de sortie tentante. Ici, c'est une porte d'entrée.

Avec un crayon-micro-pénis, la «speakerine» sonde l'opinion publique au sujet de l'égalité entre hommes et femmes. Moment propice pour caricaturer des attitudes et camper les «idées toutes faites». Comment, pourquoi, pour qui et par qui ont été fabriqués ces préjugés? Le Théâtre de Carton remonte au temps des hommes de Cro-Magnon pour nous en désigner l'origine. L'image est «grosse» et les comédiens ne se gênent pas pour nous le faire savoir.

Des arrêts dans le jeu permettent aux acteurs de faire une réflexion critique sur les clichés et leur utilisation au théâtre. Ce procédé laisse donc supposer au spectateur qu'il y aura dépassement de ces situations. Pourtant, nous constaterons au cours de la représentation qu'il n'en est rien.

Passée la scène «primitive» des hommes de Cro-Magnon, les comédiens ne font plus de commentaires sur ce qui se déroule sur scène. La suite du spectacle est une illustration sensible, généreuse et touchante



*Si les ils avaient des elles.* Théâtre de Carton. (Photo: Luc Vallières)

des relations entre hommes et femmes. Le canevas reste une juxtaposition de différents tableaux, réunis autour du thème des Relations.

L'anecdote y est privilégiée et favorise l'émotivité des spectateurs. On utilise avec poésie le quotidien à travers lequel chacun(e) peut se reconnaître; on ne fait cependant pas appel à notre capacité d'objectiver nos comportements et de leur donner une résonance plus largement sociale.

Et pourtant, la critique sociale présente dans certaines scènes est intéressante: quelque peu maladroite au moment où nous voyons un homme engueuler sa femme et son chien parce qu'il a été lui-même engueulé par son patron, mais plus pertinente pour les scènes de couple qui, même dans leur intimité, subissent la pression et l'influence de protagonistes encombrants: famille, amis, patron.

Lorsque les comédiens incarnent les «rôles» joués par les deux sexes, madame-

servante, monsieur-confort, madame-maîtresse, monsieur-playboy, madame-maman, etc., le questionnement soulevé apparaît moins judicieux et ne permet pas de dégager clairement les motifs de ce comportement. Le fait de ne pas parler des réalités sociales desquelles émanent les fameux rôles et le couple semble être un choix plus qu'un oubli. On peut douter de l'efficacité de ce choix pour un tel thème. Les effets escomptés sont réussis, mais ce théâtre de moeurs n'est valable que par l'accumulation des clichés qu'il ne réussit qu'à dénoncer.

L'intention est bonne: faire fi des préjugés, des acquis qui entachent les relations entre hommes et femmes. Seulement, il n'y a pas remise en question de la société qui a contribué à les fabriquer.

L'utopie et l'idéalisme sont les moteurs du spectacle. La communication, les échanges avec les autres et soi-même y sont revalorisés. Nous sortons de la salle rassurés, le «happy end» en tête. Le spec-

tacle pourrait mieux déclencher des réflexions et des transformations, mais la représentation reste au niveau de la reconnaissance et du divertissement. L'espoir? Il n'est possible qu'avec une certaine approche critique de toute la réalité et l'amorce des gestes pour la changer.

**diane cotnoir**

## «hé qu'mon chum est platte»

Création collective du Théâtre de ma Blonde est au Boutte. Avec André Boulanger et Sylvie Prigent. Présenté à l'Evêché de l'hôtel Nelson, à Montréal, le 11 mars 1979. Tournée dans plusieurs cafés-théâtres de Montréal.

Ce spectacle commence là où se termine *Si les ils avaient des elles...* «On peut se parler», déclare le Théâtre de Carton; «On va se parler», réplique le Théâtre de ma Blonde est au Boutte.

Nous avons droit à un lavage de linge sale; non pas en famille, mais en public, cette fois. Divers aspects de la vie à deux sont touchés et exhibés sous nos yeux: solitude, rupture, moyens d'oublier ou pour trouver quelqu'un, contraceptifs (du condom à la pilule en passant par l'avortement), menstruations, sexualité, préjugés, recherche de l'orgasme, envie de tromper l'autre, la possession, la jalousie...Ouf! C'est un bon tour d'horizon.

La pièce se termine sur une remise en question du couple: «Qu'est-ce qu'on fait ensemble, nous deux? Et si on ne le sait

pas, pourquoi rester ensemble?» Chacun ira de son côté («parce que, pour rester ensemble, ça prend deux appartements») et tentera de se retrouver un peu... afin, on s'en doute, de pouvoir mieux retrouver l'autre, par la suite. Si tout se dire ne règle pas nécessairement les problèmes, la démonstration des contradictions que peuvent vivre les couples dans leur relation est ici évidente.

«On se parle» dans cette pièce et avec un langage des plus directs. On ne prend pas de détours pour s'expliquer et dire tout haut ce que l'on pense tout bas.

Bien sûr, ce n'est pas encore le «dialogue libre et enrichissant» (sic) que peuvent établir deux personnes entre elles, ce n'est pas non plus une dénonciation éclatante. C'est tout au plus un compte rendu public sur la vie secrète d'un couple d'aujourd'hui.

L'accent est mis sur la vie privée de l'homme et de la femme: leur intimité, leur sexualité, leur émotivité. Le fait d'avoir choisi d'axer la pièce sur le «privé» est intéressant, parce que c'est d'abord à ce niveau que peuvent se réaliser des transformations sociales. Mais il faut nous arrêter sur l'efficacité des moyens utilisés pour faire cette caricature du couple.

Le choix des détails, de certains aspects anecdotiques, les nombreux gags dignes du Théâtre des Variétés nuisent à la compréhension des intentions du spectacle. Tombant souvent dans la gratuité des effets et le plus pur divertissement, l'information transmise s'en trouve perturbée. L'emploi d'un langage direct et même crû donne à la dénonciation une force malheureusement perdue, parce que mal soutenue, voire récupérée par un jeu qui entretient à l'excès l'«innocence» du spectateur. En effet, celui-ci ne peut ni s'identifier aux personnages — l'image est trop grosse et la perception de la réalité en est ainsi déformée — ni être amené à une



*Hé qu'mon chum est platte! Théâtre de ma blonde est au boutte.*

réflexion sur le couple puisque la faiblesse de la dramaticité ne le permet surtout pas.

Le rire est d'approbation (effet des gags), il aurait pu être un outil de distanciation et d'interrogation.

**diane cotnoir**